

Adressa de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Number: 323 rue de Canard. South of Bayou.

Revised at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7h du matin, 10h du matin, 3 P.M., 6 P.M.

SOMMAIRE

- 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. Actualité. Tombé du Ciel. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Une erreur judiciaire, Paul Alexandre. Simonetta. Les deux rêves, Jacques des Gachons. 8me PAGE. Les Champs, poésie, Jean Rameau. Mondanités. Le somp du Fantôme, Hector Fleischmann.

LA

Question mongole.

Il faut croire que les Mongols ont gardé de la domination chinoise le plus mauvais souvenir, car ils persécutent plus que jamais à vouloir profiter de l'occasion pour s'en débarrasser définitivement, et ils n'ont pas hésité à faire appel pour cela à la protection des Russes. Le mouvement d'indépendance, qui n'a cessé d'abord que la Mongolie extérieure, a gagné maintenant la Mongolie intérieure et à peu près toutes les régions occupées par des tribus mongoles. La Mongolie extérieure, la province de Khaikha, pour parler plus exactement, s'est déclarée indépendante sous l'impulsion de son énergique chef religieux, le khoutoukha d'Orga. La Mongolie intérieure semble se partager en deux courants. La partie orientale, à demi chinoise, suit le courant de Pékin et malgré une protestation platonique contre la République, se trouve plus ou moins liée à ses destinées. La partie occidentale, moins résolue que la province de Khaikha, tend cependant à suivre son exemple. Le khoutoukha, par une prudence toute orientale, n'avait pas voulu tout d'abord faire sienne la cause des Mongols de la Mongolie intérieure. Il lui semblait de meilleure politique de plaider pour sa seule cause auprès de la Russie. Voyant son succès — il en parlait euhardi, et aujourd'hui c'est la cause de ses frères de Fect qu'il soutient. On télégraphie en effet d'Orga au Novoté Vréssia que quelques princes de la Mongolie intérieure s'étaient adressés à la Russie, par l'intermédiaire du grand-prêtre, pour faire des acquisitions d'armes. Le gouvernement russe oppose un refus à cette demande. Le khoutoukha rétorque sa demande et la motive cette fois. La province de Khaikha et la Mongolie intérieure, selon lui, sont unies par une même origine et une même religion, ce qui fait que lui, comme grand-prêtre de cette religion, ne peut s'opposer à ce que ces deux régions soient réunies et tel est leur désir. S'appuyant ensuite sur des raisons moins épiciennes, il expose que la province de Khaikha est trop peu importante pour pouvoir à elle seule s'élever à l'état autonome. En outre tous les traités russo-chinois n'ont jamais considéré la Mongolie, qu'elle soit intérieure ou extérieure, que comme un tout. Il ne voit pas pourquoi on voudrait maintenant établir des distinctions. Et fait qui souligne encore davantage cet appel des Mongols à

Saint-Petersbourg, le gouvernement d'Orga vient de décider de retirer les gardes qui étaient entretenus sur la frontière russe, estimant que cette frontière n'est nullement en danger du fait de la Russie.

L'Antimilitarisme sous l'ancienne Rome.

L'antimilitarisme n'est pas comme certains semblent le croire, une production des temps nouveaux. Cette fleur du socialisme, de l'égoïsme ou de l'individualisme est de tous les temps. Il existait sous l'ancienne Rome, la cependant qu'il n'était pas dû vivre.

En effet, la République romaine, essentiellement militaire, avait, dans son programme, parfaitement réalisé du reste, la conquête, par les armes, du monde entier. Là, pas d'industrie, pas de commerce; des solitaires, rien autre; et, dans l'intervalle des guerres, des agriculteurs. Rome demandait à la guerre tous les objets étrangers à la culture de la terre. Chaque Romain vivait du produit de son champ et de sa part du butin dans toute guerre heureuse, et la guerre était presque toujours heureuse, la règle étant d'entreprendre une guerre offensive toujours contre plus faible que soi.

Non seulement la guerre était dans les mœurs, mais elle était une nécessité de l'existence. Et cependant à un moment donné, la République fut mise en danger par l'antimilitarisme. On était au commencement de l'an 275 avant J. C. Les consuls Manius Curius Dentatus, plébéien, et Lucius Cornélius Lentulus, de la classe patricienne, venaient d'être nommés. L'horizon politique était sombre. Les Lucaniens, les Samnites et les Brutiens, battus, l'année précédente, par le consul Fabius, reprenaient la campagne. Le roi Pyrrhus, revenu de Sicile sur les instances des Tarentins, se préparait à marcher sur Rome. Le Sénat, ordonna de lever deux armées.

La jeunesse romaine commençait à s'enrichir; elle préférait les plaisirs de l'oisiveté à la dure discipline des camps. Plusieurs réunions publiques furent tenues; on y développa les théories chères, plus tard, à M. Hervé et à ses amis, on les approuva et tous les citoyens jurent de ne pas s'enrôler.

En effet, les registres ouverts au Capitole et sur les places publiques et auprès desquels se tenaient un tribunal et un crieur public, restèrent ainsi trois jours entiers sans recueillir un seul nom.

La situation devenait grave. Le Sénat s'assembla. On discutait; on ne savait quelle mesure prendre. Le consul Dentatus se leva.

— Laissez-moi faire, dit-il; je sauverai la République. Il appelle le préteur, les questeurs, les édiles et ordonne de convoquer toutes les tribus pour le lendemain à la troisième heure, au Capitole.

A l'heure dite, tout le monde, curieux et inquiet, est présent. On ignore le motif de la convocation.

Le consul s'avance. — Préteur, commande-t-il, mettez les noms des tribus dans l'urne et tirez au sort. Nous avons quarante mille soldats à enrôler. Nous commençons aujourd'hui. Nous continuerons demain et les jours suivants. Le préteur obéit et tire le nom de la tribu Pollia.

— Bien, dit le consul, maintenant donnez-moi le registre de la tribu Pollia.

Et ayant ouvert le registre, il cria le premier nom: — Avons Pollius Rufus? Personne ne répondit.

— Avons Pollius Rufus? répéta le consul. Nouveau silence.

— Est-il sur la place, demanda le consul après un instant.

— Oui, dit une voix; mais il refuse de s'enrôler et il a raison.

— Loteurs, ordonna le consul, allez chercher Avons Pollius Rufus.

L'ordre fut exécuté et le jeune homme amené sur l'estrade.

— Veux-tu t'inscrire? lui demanda le consul.

— Non; je ne veux pas me battre contre des gens que je ne connais pas, que je n'ai jamais vus, qui ne m'ont rien fait. Je ne veux pas abandonner ma maison et mon champ pour enrichir les sénateurs et les chevaliers.

— Arrête, lui dit le consul. Préteur, commande-t-il, mettez cet homme en vente.

— Moi me vendre! s'écria Avons.

— Oui, toi. La République n'a pas besoin d'un citoyen qui ne sait pas obéir. ("Non opus esse civem repubblicum qui parere nescit", dit Valère Maxime).

— Je proteste, reprit Avons. Tribuns, défendez-moi. Je me mets sous votre protection.

Les tribuns s'approchèrent, délibérèrent un instant, puis l'un deux déclara:

— La cause n'est pas défendable. Nous t'abandonnons. Avons fut adjugé comme esclave pour 200 sesterces.

Le consul reprit le registre et appela:

— Attulus Pollius Bibulus! — Présent, répondit aussitôt un jeune homme, s'avancant pour s'inscrire.

Et l'enrôlement continua....

Tombé du Ciel.

La jolie Mme Noël Fougeray, la femme de l'ingénieur bien connu, était à la fois la plus élégante et la plus simple des Parisiennes. Malgré sa grande fortune et ses hautes relations, elle se gardait d'afficher la moindre morgue et son affabilité était proverbiale.

Son fin visage de blonde dorée, ses yeux d'un bleu tendre et transparent, sa bouche charnue ouverte sur des dents bien blanches, ses gestes même toujours harmonieux, toujours aisés et sa démarche élégante, tout en elle exprimait la joie, une joie complète, faite de bonté et de reconnaissance envers le destin. Il est vrai que ce destin l'avait choisie. On savait qu'elle était fille d'un simple petit fermier de la Beauce et qu'elle avait été épousée par amour par le riche Noël Fougeray, que leur lune de miel, après trois ans de mariage, ne s'était pas encore éclipmée et que la consécration du monde, pourtant si méchant à l'ordinaire, avait fait de cette enfant de la nature la plus fêtée des "professionnelles beautés" de Paris. Par contre, on ignorait les conditions dans lesquelles s'était fait ce mariage de rêve. Et cela permettait aux méchants de lancer sur la jeune femme maints bruits calomnieux.

Quelques amis, un jour, lui en firent part. Elle s'étonna: — Les gens ont vraiment du temps à perdre pour s'occuper ainsi de moi. Mais, puisque l'on tient tant à connaître mon histoire, je vais vous la dire.

Les jeunes femmes, assises en rond autour de Mme Fougeray, s'apprêtèrent à l'écouter. Dans le boudoir discret et intime, la lumière douce du printemps, tamisée par des stores, caressait doucement la soie de sauteoutils et des tentures. Par la fenêtre ouverte, le ronronnement confus des voitures accompagnait, en sourdine, le bruit clair des paroles. Mme Fougeray commençait:

— Je descends de toute une lignée de cultivateurs beaucerons qui, de père en fils, étaient restés fidèles à la terre. Mes parents, sans être pauvres, vivaient avec peine du produit de leur ferme. J'avais plusieurs frères et plusieurs sœurs. J'étais la cadette et l'on m'avait, à cause de cela, surnommée "tout p'tit".

Chez nous, le travail prime toutes les occupations. Si la pleine et la féconde, une des plus fécondes de France, encore faut-il y donner tout ses soins. Le désir de voir lever du sol les moissons les plus belles, les plus abondantes, emporte presque tous les autres sentiments. Jusqu'au moment où les enfants peuvent, à leur tour, donner un coup de main à la besogne, on les considère comme des êtres inutiles et coûteux. C'est vous dire que, petite fille, personne ne prêtait attention à ma maigre personne.

J'avais déjà, parait-il, mes cheveux touffus d'aujourd'hui. Pour le reste, je passais pour assez dépourvue de charme. Mais cela m'importait peu, j'étais heureuse de vivre en liberté et de courir, au gré de ma fantaisie, les sentes vertes.

Mes frères et mes sœurs se dispersèrent. Les uns partirent pour le régiment et, leur temps de service achevé, cherchèrent du travail dans les villes. Les autres se marièrent dans le pays avec les fils des fermiers, nos voisins. A la maison, bientôt, je restai seule entre ma mère vieillie avant l'âge, et mon père, encore solide malgré ses cinquante ans bien sonnés, mais toujours pestant et sacrant contre l'abandon dans lequel ses enfants le laissaient.

Un jour, j'atteignis mes dix-huit ans sans qu'on y fit attention. Je parle de mes parents, car pour les jeunes gens des alentours, ils ne tardèrent pas à remarquer le changement qui s'était fait en moi. Tout à coup, en effet, celui-ci, puis celui-là, se mit à m'arrêter en route.

— Bonjour, tout p'tit, disait-il. Malgré les années, j'étais restée "tout p'tit".

— Bonjour, tout p'tit, comment

vas-tu? — Que deviens-tu? Vas-tu te marier bientôt?

Et, toute surprise, je me voyais accablé de compliments. Moi qui me croyais laide à faire peur, je n'en revenais pas de m'entendre dire que j'étais jolie. Mais il faut croire que c'était vrai, car le nombre de mes adorateurs augmentait chaque jour.

Ces amabilités attendues ouvrirent les yeux de mon père. Il s'éperdit à son tour que j'avais tout ce qu'il fallait pour me marier et me bien marier. Et, dès cet instant, il y songea.

— Sois tranquille, m'annonçait-il parfois. Nous te trouverons un bon parti, un brave gars, bien courageux, avec de la terre bien à lui. Tu seras heureuse!

Mais, au lieu de me faire plaisir, cette assurance m'attristait. La coquette que j'étais infiltrée en moi. Les hommages des jeunes gens avaient excité mon ambition et mon cerveau s'était peuplé de rêves. Au lieu d'épouser un cultivateur comme toutes celles de ma famille, je ne songeais qu'à fuir, de même que mes frères, vers une grande ville, vers Paris, à m'y faire remarquer d'un jeune homme riche et à lui plaire. Si j'avais raisonné, alors, j'aurais senti qu'un pareil espoir était impossible. Mais je ne réfléchissais pas et, dans ma confiance naïve, je me croyais encore au temps où les rois épousaient les bergères.

Des mois passèrent. Le prince Charmant ne se présenta pas; par contre, mon père reçut la visite d'un voisin qui lui demanda ma main. C'était un homme plus très jeune, ayant quelque bien et veuf. Au physique, il n'avait rien d'engageant, mais une tournure de gros buveur emparé par la boisson, des cheveux rares, un visage rouge, grié par la petite vérole, et des yeux, profondément enfoncés dans les orbites, qui jetaient un éclat louche et sournois. Pour le moral, il n'avait pas une trop mauvaise réputation. On lui reprochait seulement d'aimer trop la bouteille.

Or, cet individu, mon père l'accepta pour gendre, sans me consulter. L'argent l'avait séduit et il avait décidé de mon sort, certain d'avance que je ne n'oserais pas lui désobéir.

Quand j'appris la chose, je m'emportai. On ne m'écoula pas.

— Dans deux mois, il fut que tu sois mariée, dit mon père.

Et il m'expliqua longuement que je ne lui étais d'aucune utilité à la ferme, que c'était une chance inespérée de trouver un mari qui me prît sans argent et que Raoul Morteuil — ainsi se nommait mon fiancé — ayant des économies, pourrait leur venir plus tard en aide, à lui et ma mère. Je n'avais rien à répondre à des raisonnements aussi pratiques. Mon silence fut pris pour un acquiescement.

Dès le lendemain, Raoul commença sa cour, une cour sans façon et un peu rude comme cela se pratique aux champs. Voyant ce mariage inévitable, je voulus m'y soumettre complètement. Ce fut en vain. Malgré moi d'autres rêves me hantaient et un obscur pressentiment me disait: Non, tu n'épouseras pas ce veuf appoplectique et buveur. Quelque chose t'en empêchera!

Ce quelque chose, je l'attendais sans espoir précis mais avec entêtement. Rien ne se produisit pendant deux mois. Enfin le jour du mariage arriva.

C'était un matin tiède de juin. La brise couchait doucement les blés verts et les relevait en les créant d'écume. Le soleil, tout proche dans le ciel très pur, projetait une journée chaude. Déjà j'étais en toilette, émue et gênée dans la robe blanche que m'avait offerte mon fiancé; déjà étaient arrivés les parents de Raoul et ceux de mes frères et sœurs qui avaient pu venir. Il pouvait être onze heures du matin et le maire du village le plus proche comptait sur nous pour midi. Il était temps de se mettre en route.

Trois ou quatre carriages attendaient la noce devant la porte. Nous nous apprêtions à y monter lorsque, tout à coup, une ombre passa au-dessus de nos têtes. Nous levâmes les yeux. C'était un ballon d'assez forte dimension qui, sans nul doute, cherchait à atterrir. Deux hommes, dans la nacelle, agitaient les bras et criaient des mots que nous n'entendions pas. Une longue corde, le guide-rope, traînait derrière eux.

— Faut les arrêter, proposa quelqu'un.

— Et les faire descendre sur la route, ajouta mon père, pour qu'ils n'écrasent pas le blé.

Aussitôt, tous les garçons se mirent à courir. Heureusement la bise était molle et le ballon avançait à peine. A chaque instant il se rapprochait de terre. Bientôt la corde traîna sur le sol. On s'en saisit. L'un après l'autre, les jeunes gens arrivaient au secours des premiers. Bref, quelques instants après, la nacelle toucha le bord de la route et l'immense globe jaune-dégonflé s'affaissa.

— Nous venons de Paris, expliqua l'un des aéronautes. Nous vous remercions d'être venus à notre aide.

— Et l'un d'eux mit la main à la poche pour nous prouver sa reconnaissance, lorsque mon père

l'arrêta du geste. Il était si content de mon mariage qu'il s'écria:

— Nous ne voulons rien! Mais s'il ne vous déplaisait pas de vous joindre à la noce de ma fille, cela nous ferait bien de l'honneur et du plaisir.

Très amusés, les deux hommes acceptèrent. On se mit à remiser le ballon et, comme l'heure avançait, on remonta en voiture et l'on partit au galop. Dans la voiture qui nous portait, Raoul et moi, nous avions pris place les Parisiens. En chemin on se mit à bavarder.

— Alors, me dit l'un d'eux, un brun, aux yeux profonds, qui me plut aussitôt, vous allez de ce pas à la mairie?

— Et quel est votre fiancé? Je désignai Raoul.

— Tous mes compliments, lui dit le jeune homme par politesse. Mais je vis dans ses regards un tel regret de me voir épouser un pareil barbon que mes velléités de refus surgirent à nouveau en moi. Enfin nous arrivâmes au village. Le maire nous attendait depuis un bon quart d'heure et pestait contre nous. En tête nous nous installâmes et la cérémonie commença. Je ne prêtai aucune attention à ce qui se passait autour de moi. Mais en tournant la tête, légèrement, j'aperçus les yeux du Parisien fixés sur moi et ces yeux, pleins de reproche, se faisaient suppliants, semblaient me dire:

— Ne te marie pas! Tu es trop gentille pour être la femme d'un si lourdoueu. Epouse plutôt un joli garçon, un joli garçon comme moi!

Un "oui" retentissant me rappela à la réalité. C'était mon fiancé qui venait d'acquiescer à la demande du maire. Celui-ci se tourna maintenant vers moi et bredouilla:

— Consentez-vous à prendre pour époux Jean-Marie-Raoul Morteuil, ici présent?

J'hésitai une seconde, mes yeux se tournèrent vers le Parisien et, très distinctement, je le vis qui, de la tête, me faisait signe de répondre: non!

Alors, perdant la tête, je répondis d'une voix forte:

— Non! Je refuse d'épouser Raoul Morteuil.

Il y eut un moment de stupeur et de scandale énorme. Tout le monde se mit à parler à la fois et m'évanouiss.

Quand je rouvris les yeux, je me retrouvai sur un lit de torture, chez le pharmacien du village. Tandis que le bonhomme me donnait ses soins, mon père, mon fiancé et les deux familles discutaient en se lançant à la tête reproches et injures. On me traitait de folle et de malade. On appelait Raoul ivrogne et débauché. Celui-ci, à la fin, perdit contenance.

— Après tout, hurla-t-il, je suis ravi de ce qui arrive. J'étais bien bête de vouloir épouser une pécore, une sans-le-sou comme votre fille. Adieu!

Un à un, ses parents le suivirent. Bientôt je restai seule, entre mon père, ma mère et le Parisien, auteur de ma révolte.

— Qu'allons-nous devenir? se lamenta mon père. Un si beau parti! Jamais nous n'en trouverons un pareil. Personne ne voudra plus de toi dans le pays. Tu vas nous rester sur les bras. Mon Dieu! Quel malheur! Quel malheur!

Le jeune homme s'avança: — Et si vous proposiez, de main-j'ai-t-il, d'épouser Mademoiselle, que diriez-vous?

Mon père le regarda ahuri. Il se présenta. C'était Noël Fougeray, mon mari actuel. Et il était si fier de sa fortune.....

Il est inutile, n'est-ce pas, de vous dire que tout s'étrangla? Noël avait ressenti pour moi le coup foudre et, quelques semaines après, il m'épousa. Avec bon cœur, ce jour-là, je répondis Oui, à M. le maire. Mon beau rêve s'était réalisé et je peux dire, en vérité, que mon mari m'était tombé du ciel.

— Et savez-vous, dit une jeune femme, ce qu'est devenu votre premier fiancé?

— Raoul Morteuil? Il en a épousé une autre qu'il a rendue si malheureuse qu'elle s'est pendue, un jour, de chagrin.... Un peu de tête, voulez-vous?

Et gracieuse, souple, aimable, Mme Fougeray se leva pour offrir à ses amis les porcelaines fines qu'un domestique venait d'apporter sur un plateau.

Léonard de Vinci et l'aviation.

Le comité de la Ligue franco-italienne a pris l'heureuse initiative d'une grande manifestation en l'honneur de Léonard de Vinci, qui fut le précurseur de l'aviation et dont on connaît les curieuses expériences.

M. Baqueni, secrétaire général de la Ligue, a été entrepris à ce sujet avec M. Millerand, ministre de la guerre, qui trouve cette manifestation des plus opportunes et qui, sous réserve de l'approbation du Conseil des ministres, acceptera de la présider avec S. Exc. M. Tittoni, ambassadeur d'Italie.

De nombreuses notabilités du monde scientifique, littéraire et artistique ont déjà envoyé leur adhésion, et la fête aura lieu probablement dans le courant du mois de juin, à l'occasion de l'anniversaire de Solferino.

Les sociétés d'aviation françaises s'associeront aussi à l'hommage que l'on va rendre à la mémoire de Vinci.

Frédéric VIII intime.

Frédéric VIII était matinal. Des huit heures, à Nice, il sortait à pied, se promenant dans les allées du jardin public, puis allait régulièrement faire une promenade qu'il affectait partiellièrement, la visite au marché aux fleurs. Suivi de son médecin et de son secrétaire, il allait passer quelques instants au milieu des corbeilles de fleurs multicolores alignées dans la rue Saint-François-de-Paul, puis il rentrait fort heureux à l'hôtel. Il faisait, dans la journée, quelques promenades en voiture, allait parfois faire des excursions dans les environs, au Cap-Martin, à Monaco, à Apremont; mais il aimait surtout se promener dans les rues de la ville et mettait même une certaine coquetterie à rompre avec les règles du protocole.

Il supportait assez mal la surveillance dont il était l'objet de la part de la police, et les agents qui étaient appelés à le suivre devaient opérer avec la plus grande discrétion.

Voici, à ce propos, une anecdote amusante qui s'est produite l'an dernier.

Un des agents attachés à la personne du souverain, facilement reconnaissable à sa grosse corpulence, s'acquittait avec assez de maladresse de ses fonctions. Le Roi s'en aperçut, et un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, il hâta le pas et marcha sans s'arrêter. Le Roi était bon marcheur; l'agent fut bientôt exténué; tout bien que mal il suivait le monarque à distance, épousant son front qui roussissait. Le Roi marchait toujours. Il arriva ainsi jusqu'au Var, à la ferme d'Antrauches.

Là, le souverain estima sans doute qu'il serait inhumain d'obliger le gros agent à se fatiguer davantage, et il s'arrêta. Puis, faisant signe au policier d'approcher, il lui dit en riant:

— Je vous ai beaucoup fatigué, n'est-ce pas? Eh bien, venez avec moi prendre un bock. Et le souverain et l'agent de police s'installèrent à la terrasse d'un petit café des environs où ils burent un verre de bière.

Le légionnaire Habberthür.

Nous avons raconté, l'an dernier, l'histoire du soldat Habberthür, de Bâle, qui, après avoir servi huit ans en Afrique, à la Légion étrangère, fut si ornementalement blessé au combat de la Montoya, aux confins du Maroc, et entra dans son pays, en Suisse, aveugle, boiteux et chevalier de la Légion d'honneur. Titulaire d'une pension annuelle de 1,250 francs, Habberthür n'avait aucun autre revenu. Ses blessures ne lui permettaient aucune espèce de travail.

Il s'est cependant trouvé une personne qui vient d'accepter joyeusement la mission d'être le rayon dans l'éclolement du glorieux aveugle, son soutien dans les difficultés de sa vie, à peine assurée par sa pension.

Cette personne, Mlle Félix, née à Bâle, a été préparée à cette belle tâche par six années de dévouement dans les missions volontaires de Suisse (Tunis).

Emue de pitié, à la vue du malheur de son compatriote, elle a considéré ce mariage comme un devoir sacré et, très simplement, le 10 mars dernier, la vaillante femme a nié son existence à celle de l'hérické soldat.

L'HOMME A L'ENVERS.

Nous avons eu le plaisir de l'envers; voici l'homme à l'envers.

Il vient de se produire, à Toulon, à bord du cuirassé "Patrie", battant pavillon du vice-amiral Bellin, un curieux incident.

Le médecin du bord voyait un de ses jours se présenter à la visite le matelot chauffeur breveté Albert Ouseau, âgé de vingt-trois ans, natif de Carmaux, qui lui déclarait qu'il souffrait de palpitations de cœur. Le médecin fut surpris de voir le matelot accomplir son devoir d'un geste par lequel il appuyait la main sur le côté droit de sa poitrine, il lui fit observer que son cœur devait être à gauche; mais Ouseau avait insisté, le médecin l'examina et constata avec surprise qu'il disait vrai. Ouseau avait réellement le cœur à droite.

Le docteur Gazeau, médecin en chef de l'escadre, informé du phénomène, vint à son tour examiner le matelot, qui, détail bizarre, a tous les organes inversés, cœur, foie, estomac, rate inversés.

Ouseau raconte que, depuis tantôt cinq ans qu'il sert dans la marine, il s'était fréquemment plaint, soit de palpitations de

cœur, soit de maux d'estomac; mais les médecins avaient refusé d'ajouter foi à ses assertions qu'il leur paraissait impossibles, et aucun d'eux n'avait eu l'idée de l'auscultation!

Ouseau a été envoyé en observation à l'hôpital de Sainte-Anne, où il est un objet de curiosité pour tous les médecins.

Choses d'Espagne

Un écrivain espagnol, M. Eugenio Nôbi, vient de faire, à Madrid, une conférence contre la tauromachie, qu'il a qualifiée de "beau national. M. Nôbi a appuyé ses arguments par des chiffres fort intéressants desquels il résulte que, dans les 392 arènes qui existent en Espagne, on a organisé, dans le courant de l'année dernière, 872 combats de taureaux auxquels ont assisté sept millions de spectateurs. En prenant trois pesetas comme moyenne des prix d'entrée, la population espagnole a donc dépensé, en 1911, la somme de vingt et un millions pour satisfaire à sa passion tauromachique. Il y a en Espagne 44 vieux matadors et 324 novilleros; les premiers ne combattent que des bêtes de tout premier choix, tandis que les seconds se contentent d'animaux moins coûteux. Le nombre de comparses de toute espèce, banderilleros, picadores, chulos, etc., s'élève à 1,148. Toutes ces personnes ensemble gagnent environ quatre millions de francs par an. Chaque année, une des meilleures "comparsas" a reçu l'année dernière 360,000 pesetas pour soixante combats de taureaux. Le total des taureaux qui ont été tués en 1911 s'élève à 4,394, représentant une valeur de 5 millions 318,500 pesetas. Les ch-vaux éventrés dans les arènes font un total de 5,618. Les taureaux se vengent parfois: dix toreros ont été tués l'année dernière et 166 ont été blessés.

Dans la valise diplomatique

Le "Cri de Paris" raconte une amusante histoire.

Du temps que M. Rouvier dirigeait les destinées diplomatiques de la France, il avait pris l'habitude d'arriver de bonne heure au quai d'Orsay et d'ouvrir lui-même la valise.

Un jour il fut très surpris: une des caisses — car la valise est souvent un train entier — portait cette mention: "A ne pas ouvrir." Curieux, M. Rouvier ouvrit. La caisse contenait une cargaison — le mot n'est-il pas exagéré — de tabac d'Orsay. A qui était destiné tout ce tabac?

M. Rouvier fit une enquête et apprit qu'un grand débitant des boulevards achetait ce tabac à un haut fonctionnaire du ministère pour éviter les frais de douane.

Le ministre convoqua à son cabinet le débitant et le chef de bureau pour leur reprocher une conduite si blâmable. Ils répondirent pour s'excuser qu'ils opéraient de cette manière depuis plus de quinze ans.

M. Rouvier furieux, s'écria: — Quel est l'imbécile qui a autorisé un procédé aussi malhonnête?

Le débitant sortit une lettre du ministre des Finances d'alors qui le recommandait, pour ce trafic, à son collègue des Affaires étrangères. Cette lettre était signée "Rouvier".

M. Rouvier, pour ne pas se contredire, ferma les yeux et le débitant continua à s'approvisionner de tabac au ministère. Nous serions curieux, demande notre confrère, de savoir si cet usage s'est perpétué jusque sous le ministère de M. Poincaré.

Télégraphie sans fil.

La télégraphie sans fil, qui a déjà fait tant de merveilleux, vient de rendre à M. Pickereil un signalé service. Le "Vasari", paquebot appartenant à la Lamport and Holt Line, allait de Rio Janeiro à New York lorsque, arrivé en vue de Sandy Hook, il fut surpris par une violente tempête. Le rouille promenait d'un bord à l'autre toute la cargaison; à un moment plus fort, il brisa une caisse expédiée par le Jardin Zoologique de Rio Janeiro et qui contenait un léopard vivant.

Le léopard profita aussitôt de sa liberté pour explorer le navire et pénétrer dans une cabine dont la porte se trouvait ouverte. C'était le poste de télégraphie sans fil. L'opérateur, M. Pickereil, était penché sur son appareil, gesticulant les oscillations de l'aiguille quand il se retourna et, dans la demi-obscurité, vit briller deux yeux flamboyants. Par un geste instinctif, dont lui-même ne se rendit pas compte, il appuya sur une manette qui déclencha un courant de haute fréquence et fit jaillir un formidable éclair. Le léopard surpris s'arrêta une seconde, puis prudemment battit en retraite. M. Pickereil, non sans avoir eu soin de tirer à lui la porte, se remit à l'appareil et appela l'équipage, qui, après une demi-heure de chasse pittoresque, parvint enfin à s'emparer du fauve.